

MICHÈLE NICOLAI

16°Y²
2086
(4)

premier Crime

INDICULE 4.03020

BN



UN ROMAN POLICIER

5^f

Mon premier crime

Michèle Nicolai



Société Parisienne d'Éditions, Paris, 1944

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)

■ MICHÈLE NICOLAÏ ■

Mon premier **CRIME**

Roman, complet inédit

CHAPITRE I^{er}

Il entra dans la pièce, l'enveloppa de ses bras musclés, la souleva de terre et plaqua sur ses joues une pluie de baisers pressés.

Chaque soir, lorsqu'il rentrait, c'était le bonheur qui faisait apparition en même temps que lui.

Depuis qu'Annette l'avait épousé — il y avait à peine deux ans — la vie avait pris un sens nouveau. Elle oubliait parfois son passé.

Jacques, son sourire triomphant, sa netteté, son regard qui cherchait les êtres bien en face, sa voix chaude, Jacques était le présent, le cher présent.

Pourtant, à cette minute même, elle se sentait mal à l'aise.

Tout en écoutant son mari qui lui racontait sa journée elle pensait à autre chose.

Il avait enlevé sa veste et se lavait les mains. La chemise échancrée sur son torse bronzé, les cheveux en désordre, elle ne l'avait jamais vu si parfaitement beau et fort. Et elle trembla à l'idée qu'un jour elle pût le perdre.

— Voyons, tu ne m'écoutes même pas, protesta Jacques.

— Mais si, tu disais que nous pourrions dîner sur la terrasse... Il fait merveilleusement bon ce soir, tu as raison...

— Bon, te voilà revenue sur terre... tu ne t'es pas trop ennuyée aujourd'hui ?

Elle protesta très vite :

— Je ne m'ennuie jamais.

Jacques était architecte. Tous les matins il se rendait à la ville pour travailler à son bureau.

Mais le soir, il retrouvait avec plaisir sa maison : une vieille gentilhommière qu'il avait restaurée et meublée avec un goût sûr. Elle était accrochée au flanc d'une colline couverte de peupliers bruissants. Des milliers d'oiseaux y faisaient entendre leurs cris. Il aimait ce coin paisible, la vie à deux. Mais, parfois, il s'inquiétait pour sa femme. Elle était toute jeune, d'aspect fragile, un peu rêveur, avec, dans ses yeux clairs, une flamme qui brûlait intensément. Elle sortait très rarement, elle avait peu d'amies et parfois il se reprochait de ne lui donner qu'une existence terne.

— Je me demande ce que tu peux faire quand je suis loin, continua-t-il.

— Je m'occupe de la maison avec Martine... Je fais du jardinage... Je lis et je rêve...

— Hum ! Quand une femme rêve, c'est toujours dangereux pour le mari.

D'un baiser, elle lui ferma la bouche.

Le dîner fut très gai. Après le café, Jacques réclama un journal du soir.

— On ne les a pas reçus aujourd'hui, dit-elle d'une voix qui se voulait indifférente.

— Mais voyons, ce n'est pas possible. J'ai rencontré le facteur en revenant. J'ai même arrêté la voiture pour lui parler.

— Il y avait deux lettres pour toi. Elles sont dans l'entrée. Mais pas de journaux.

— C'est embêtant !

— Voyons, tu peux te passer d'une feuille imprimée. Bavardons encore...

Il n'insista pas. Elle crut qu'il avait oublié. Mais quand Martine, la servante, une fille robuste et saine, vint pour débarrasser la table, il lui demanda tout de trac :

— Apportez-moi un journal. Il y en a certainement un dans la cuisine.

— Bien sûr, Monsieur.

Annette parut ne rien entendre de la conversation.

Elle avait allumé une cigarette et suivait les volutes qui se perdaient dans l'air bleuté du soir.

Un froissement de papier la ramena à la réalité. Elle écrasa la cigarette et attendit. Après tout, ce qu'elle avait fait n'était pas grave. Jacques comprendrait.

Juste à ce moment il poussa une exclamation.

Sur la page qu'il lisait s'étalait en très grand le portrait de sa femme. Avidement, il parcourut le texte qui l'accompagnait.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit de tout cela ? questionna-t-il.

— C'était sans importance.

Qu'avait-elle fait en somme ? Lasse de son inaction, elle s'était amusée à participer à un grand concours de roman policier. Et elle venait de recevoir le premier prix. Un journaliste local avait retrouvé sa trace, par l'éditeur, et les trois journaux de la région lui consacraient la première page. Les quotidiens de Paris parlaient d'elle quoique plus brièvement.

En quelques mots, elle expliqua la chose à Jacques. Mais ce dernier semblait perplexe.

— Comment as-tu pu inventer une histoire semblable, torturée et sombre, à ce qu'en disent les critiques ? Comment a-t-elle pu naître en toi ?

Il avait eu peu d'aventures dans sa vie car il craignait les femmes obscurément. Mais Annette tout de suite l'avait conquis par son air calme, son front têtu, sa joliesse encore enfantine. Ils se connaissaient depuis deux semaines à peine qu'il avait décidé qu'elle serait sa compagne. Et voilà que la femme qu'il avait choisie était autre qu'il avait cru... voilà qu'il était maintenant en face d'une étrangère qui enfantait des personnages monstrueux.

— Encore, si tu avais écrit un roman d'aventures, je comprendrais... Mais a-t-on idée de cela : « Mon premier crime », par Annette Dejean... Ton nom, notre nom, accolé à ce mot... Je t'avoue que je suis choqué...



*Sur la page qu'il lisait, s'étalait en très grand le portrait de sa femme
(page 4).*

Elle tenta d'expliquer :

— J'avais surtout pensé à me distraire, à fabriquer un problème policier et à le résoudre... Je ne pensais pas recueillir le premier prix...

— Tu as un manuscrit de ton chef-d'œuvre ?

— Oui ! Mais je préférerais que tu ne le lises point.

— Il ne fallait pas l'écrire dans ce cas. Veux-tu me l'apporter dans le salon. Il est temps de rentrer car il commence à faire froid.

D'un pas de somnambule, elle se dirigea vers sa chambre.

Bientôt elle était assise en face de lui, fumant une autre « Balto » tandis qu'il se plongeait dans la lecture des pages dactylographiées.

— Quelle idée d'avoir choisi le poison, dit-il tout à coup. Tu pourrais, toi, te servir d'une arme pareille ?

Elle eut un rire bref.

— Certainement pas. Le revolver m'a toujours semblé plus propre.

Au même moment elle rougit. Le regard de Jacques s'était instinctivement porté sur le tiroir d'un secrétaire où était remis le revolver qu'il lui avait donné un jour, pour se défendre contre de possibles agresseurs, car elle vivait dans un lieu absolument solitaire.

— N'aie pas peur, se moqua-t-elle. Je ne suis pas une criminelle et je n'ai personne à poursuivre de ma vindicte.

Sur ces mots, elle se leva et partit dans sa chambre.

Avec des gestes machinaux, elle se déshabilla, sans accorder à son corps le moindre regard, et se glissa dans le lit en frissonnant.

Ses pensées la tinrent longtemps éveillée.

Tout était silencieux dans la maison.

Pourquoi Jacques ne venait-il pas la rejoindre ?

Pourquoi perdait-il un peu de ces minutes précieuses d'intimité ?

Oh ! ce livre, comme elle le détestait maintenant et pourtant à l'écrire, elle s'était sentie heureuse, soulagée même...

Elle s'endormit, Lorsqu'elle se réveilla, deux heures plus tard, elle s'aperçut que la place à côté d'elle était toujours vide.

Elle passa une robe de chambre, courut au salon. Mais la lumière était éteinte. Peut-être Jacques était-il allé faire une promenade ? Non, la porte d'entrée était fermée.

Elle remonta l'escalier à pas furtifs. Devant une porte, elle s'arrêta. Le bruit d'une respiration régulière lui parvint. Jacques n'avait pas voulu la rejoindre. Il était allé dormir dans une petite chambre où il passait d'habitude la nuit lorsqu'il partait très tôt le matin pour la chasse... C'était la première fois qu'il semblait la fuir, la première fois qu'il ne lui donnait pas un baiser avant de plonger dans le sommeil...

Elle se sentait tout à coup dépossédée de son bonheur. Elle regarda ses mains comme pour y trouver les débris de cette joie parfaite qu'elle venait de détruire inconsidérément.

Elle pleura longuement avant de s'endormir à nouveau.

Chaque matin, à l'accoutumée, son mari la réveillait d'une caresse rieuse. Elle eut conscience, dans son sommeil, de quelque chose d'inhabituel... En bas, dans la cour, Jacques mettait le moteur de sa voiture en marche...

Il ne se retourna pas. Il ne vit pas le visage pâle écrasé contre la vitre et les yeux tristes qui le suivaient anxieusement.

Annette comprima les battements de son cœur... Il fallait être forte... Tout n'était pas perdu... Elle lui expliquerait... Il reviendrait vers elle... Maintenant, il boudait parce qu'elle avait fait une chose un peu incongrue,

parce qu'elle avait caché sa vraie vie, ses vraies pensées... Elle eut un pâle sourire. Elle pensa qu'elle l'aimait trop pour ne pas forcer son amour...

Martine ne s'aperçut de rien lorsqu'elle lui apporta son petit déjeuner.

— Ça ne dérange pas Madame si je m'absente ce matin, demanda-t-elle. Je dois aller à la Ferme de la Marnière pour acheter des graines.

— Allez, Martine ! Je n'aurai pas besoin de vous.

Elle se retrouva seule et se sentit étrangement détachée de tout ce qui l'entourait.

Tout l'ennuyant, elle se laissa tomber sur une chaise-longue dans le jardin et ferma les yeux pour mieux rester seule avec ses pensées.

**

Elle y réussit à un tel point qu'elle n'entendit pas une voiture s'arrêter non loin de la maison.

Une main poussa la grille à moitié fermée, un homme se dressa devant elle.

— Annette ! dit-il.

Il lui sembla que cette voix surgissait du passé.

Elle lui fut odieuse. Elle résista. Non, non, ce n'était pas vrai. Elle rêvait... Il était impossible que l'être qu'elle haïssait le plus au monde fut là, tranquillement, et qu'il vint porter le dernier coup à son bonheur déjà menacé...

— C'est moi, Annette. Tu ne t'attendais pas à me revoir, n'est-ce pas ? À vrai dire, tu t'étais bien cachée et je ne t'aurais sans doute jamais découverte s'il n'y avait eu cette photographie sur le journal. La gloire a ses ennuis, tu vois.

— Va-t-en ! dit-elle seulement.

— Il n'en est pas question. J'ai fait un véritable voyage pour te voir... Nous avons un tas de choses à nous raconter... D'abord, je dois te dire que tu n'as pas changé. Toujours le même air angélique. À te regarder, on ne croirait jamais que tu as eu une vie si mouvementée... Non, tu n'as pas changé.



— *C'est moi Annette. Tu ne t'attendais pas à me revoir n'est-ce pas ?*

(page 8).

— Toi, si... répliqua-t-elle brièvement.

Elle l'examinait avec une répugnance visible.

Ce corps dégingandé, ce visage sillonné de rides et que des tics parcouraient, cette bouche qu'un rictus amenuisait et rendait dangereuse, c'était là une caricature du Robert Gardaire qu'elle avait vu autrefois avec des yeux différents.

— Que viens-tu faire ici ? questionna-t-elle.

— Te rappeler tes promesses ! Tu as si mauvaise mémoire...

— Celui qui était entre nous est mort, dit-elle. Je ne te crains plus.

— C'est que tu me connais mal !

— Écoute, j'ai fait ma vie. Je suis heureuse. J'ai un mari qui m'aime. Pourquoi détruire tout cela ?

— Pourquoi t'en laisser profiter ? Le mérites-tu plus que moi ? Il n'y a pas si longtemps, j'étais encore en prison alors qu'une autre personne, aussi coupable que moi, était en liberté... Tu avais juré de m'attendre... Tu ne l'as pas fait... Je me suis retrouvé seul, sans argent...

— J'en ai, je t'en donnerai...

— Il le faudra bien, mais cela ne me suffit pas. C'est toi que je veux, tu m'appartiens... Ne te souviens-tu pas des heures que nous ayons passées ensemble. À cette époque, tu m'aimais. Tu m'aimeras encore.

— Non. Jamais !

— Qu'importe alors, il me suffira de t'aimer. Mais tu seras là, près de moi, toi, mon bien et ma récompense...

— Je préférerais mourir !

D'un geste fou, elle s'était levée et courait vers le salon, s'approchait du petit secrétaire.

Déjà il l'avait rejointe.

— Pas d'histoires, hein ? Si tu allais te tuer cela m'amènerait des complications. Et pour le moment je désire me tenir tranquille. Écoute, je vais te quitter, je reviendrai bientôt... Tu auras eu le temps de réfléchir. Dans le fond, tu n'es pas tout à fait stupide... Tu sais de quel côté est ton intérêt... Adieu, Annette... À bientôt... Tu me reverras.

CHAPITRE II

Annette s'habillait avec des gestes fébriles. Elle voulait quitter la maison, partir, échapper à son tourmenteur, se désintéresser de la peine qu'aurait Jacques. Une sorte de panique s'était emparée



Alors ? siffla-t-il entre ses dents serrées. As-tu réfléchi ? (page 10).

d'elle. Elle était incapable de raisonner...

Juste à ce moment, le téléphone sonna dans la maison déserte. Elle décrocha l'appareil d'une main tremblante. Si c'était Jacques, elle sentait qu'il lui serait impossible de lui répondre... Mais la voix qui lui parvenait, éloignée par la distance, était celle d'un inconnu.

— Madame Annette Dejean ? demandait-elle.

— Oui, c'est moi.

— Je suis venu de Paris pour vous voir. Mais à la gare on me dit que je ne peux atteindre votre maison que ce soir par le service d'autocar. Avez-vous une voiture ?

— Oui.

— Pouvez-vous me rejoindre tout de suite. Je suis Gil Ray, le metteur en scène. Je veux votre accord pour tourner « Mon premier crime ».

— Impossible !

— Ce mot n'existe pas au cinéma. Votre prix sera le mien.

— On a assez parlé de ce livre. Je ne veux plus qu'il en soit question.

— Vous ferez ce que vous croyez devoir faire. Mais consentez seulement à me voir... Je serais désolé d'avoir fait ce voyage inutilement.

Annette hésita. Gil Ray ajouta :

— Je suis dans le hall de l'hôtel Régina. Je vous attendrai jusqu'à ce que vous veniez...

Déjà il avait raccroché.

Annette était indécise. Mais son idée de partir fut la plus forte. Elle grimpa dans sa petite Peugeot ; démarra et se dirigea vers la ville. En désordre, ses pensées se heurtaient dans sa tête. Si Jacques n'allait plus l'aimer... le supporterait-elle ?... Pourquoi pas tout de suite. Un coup de volant plus fort et elle irait briser la voiture contre un arbre. Plus que sa jeunesse et l'instinct vital la retint l'idée de sa haine pour Gardaire. Il fallait lutter. Tout reconquérir. À cela il n'y avait qu'une issue. Raconter à son mari ce qu'elle avait cru bon de lui cacher. Il comprendrait. Il finirait par lui pardonner... Elle connaîtrait encore auprès de lui des minutes ineffaçables.

Cette décision prise, elle se sentit soulagée.

En arrivant à la ville, son premier soin fut de s'arrêter pour téléphoner à Jacques.

La secrétaire de celui-ci lui affirma qu'il était absent.

— Mais voyons... je croyais qu'il devait rester là toute la matinée...

— Il est venu à l'heure habituelle et il est reparti tout de suite...

— Bon !

— Y a-t-il un message à lui laisser ?

— Non, je retéléphonerai.

La jeune femme resta pensive. Encore une fois, tous ses plans étaient changés. Que s'était-il passé pour que Jacques, qui attendait ce jour là un gros client — il lui en avait longuement parlé la veille — se fut absenté ? Cela avait-il un rapport avec son attitude de la veille. À nouveau, l'angoisse l'habita.

— Je vais attendre, soupira-t-elle.

Pour faire passer le temps il ne lui restait qu'à aller voir Gil Ray. Après tout, le metteur en scène la distrairait de sa peine pour un moment. Et, puisque le mal était fait, puisque le passé était ressuscité, autant profiter de la chance qui s'offrait. Si son mari refusait de se réconcilier avec elle, elle aurait besoin d'argent pour vivre. Dans le cas contraire, elle utiliserait cette somme pour dédommager Robert. Vis-à-vis de lui elle avait contracté une dette.

Brusquement, celui auquel elle pensait surgit devant elle. Il n'y avait rien d'étonnant à cela car la ville était très petite et toutes ses rues tombaient comme des fleuves dans la mer dans une artère principale où les mêmes gens passaient et repassaient.

Annette avait arrêté sa voiture devant un de ses fournisseurs et se rendait à pied à l'hôtel Régina. Quoi d'étonnant à ce qu'elle rencontrât Robert !

Sans la saluer, Gardaire emboîta le pas à la jeune femme.

— Alors, siffla-t-il entre ses dents serrées. As-tu réfléchi ?

— Oui. Ma décision est prise.

— Bravo. Nous pouvons partir tout de suite pour Paris.

— Il n'en est nullement question. Bien au contraire. J'ai l'intention de tout avouer à mon mari.

— Joli cadeau à lui faire à cet homme ! Et que penses-tu qu'il décidera ?

— S'il me garde, je passerai ma vie à lui faire oublier celle que j'ai été et que tu me forces à lui découvrir maintenant.

— Et s'il te quitte ?

— Jamais je ne reviendrai vers toi.

Il sut qu'elle était sincère. Il jura à haute voix, faisant retourner vers lui deux paisibles promeneurs. Mais Annette ne broncha pas, insensible au scandale qu'il pouvait faire. Elle avait atteint un point où tout lui semblait indifférent.

Elle n'avait plus peur de l'homme qui marchait à côté d'elle. En supprimant ses possibilités de chantage, elle croyait l'avoir désarmé. Si à cet instant elle eut regardé l'expression qui déformait son visage elle eut changé d'avis.

Mais elle marchait droit devant elle, comme un automate et c'est avec une réelle surprise qu'elle s'aperçut tout à coup qu'il l'avait quittée en chemin.

Elle eut un soupir de soulagement.

De ce côté-là, l'affaire était réglée.

C'est d'un pas plus léger qu'elle franchit la porte du Régina. D'un fauteuil confortable surgit Gil Ray. Selon les meilleures traditions, il portait une culotte de golf et des lunettes cerclées d'écaille. Il l'interpella joyeusement :

— Hello ! Je savais bien que vous vous décideriez.

— En effet. Je vous écoute.

— Cinquante mille « casch » pour l'achat de votre œuvre. Le double pour faire les dialogues.

— Est-ce tout ? rit-elle, ahurie par l'énoncé de ces chiffres extravagants.

— Non !

Il la regardait avec une étrange fixité. Elle était plus que jolie, curieuse, très personnelle, merveilleusement proportionnée. Et son regard était le plus chaud, le plus expressif, le plus étrange aussi qu'il eut jamais vu.

— Non, continua-t-il. Ce n'est pas tout. Je vous offre un beau contrat si vous voulez tenir le rôle de l'héroïne.

Elle sursauta :

— Moi ! Quelle idée ridicule !

— Pas tant que cela ! On a dû vous dire souvent que vous ressembliez à une petite fille, on a dû voir en vous la femme-enfant rêvée. Mais je suis certain que vous êtes autre chose. Vous seriez une criminelle rêvée.

Elle se leva, réellement en colère cette fois.

— Cela suffit, Monsieur. Cette conversation me semble déplacée...

— Voyons, je parle cinéma. Vous feriez une criminelle pour l'écran. Ne soyez pas choquée.

— En tout cas, laissons votre dernière proposition de côté... Pour le reste, je suis d'accord.

— Parfait. Vous n’avez qu’à signer ce contrat.

Elle s’étonna :

— Vous étiez si sûr de mon acceptation ?

— Certain. Vous voyez que j’avais raison. J’ai même préparé un chèque.

Cinq minutes plus tard, l’affaire était conclue, ils échangèrent une poignée de main.

Annette sentit qu’elle avait très faim.

Depuis longtemps l’heure du déjeuner était passée. Elle se dirigea vers le salon de thé vide à cette heure. Elle finissait de se restaurer lorsqu’elle vit son mari arrêté devant l’éventaire de la fleuriste qui se tenait dans le hall. Il choisissait des œillets pourpres... des œillets, les seules fleurs pour lesquelles Annette se sentait une véritable répugnance. C’était donc pour une autre femme ! Mais laquelle. Est-ce possible qu’il eut une maîtresse !

Non, elle le connaissait trop bien... Il était incapable de mensonge. Il devait y avoir, à son geste, une raison toute naturelle. Une politesse à faire...

Jacques, ayant réglé son achat, se dirigeait vers l’ascenseur et disparaissait dans l’étroite cage.

Annette eut envie de courir derrière lui, mais elle eut honte de son manque de sang-froid. Elle se contenta d’attendre à la même place, incapable de bouger...

Les minutes s’égrenèrent lentement... Une heure se passa sans que Jacques fut redescendu...

— Il vaut mieux rentrer, décida-t-elle... Ce soir il m’expliquera...

Mais elle sentait une sorte de bête cruelle qui la mordait au creux de l’épigastre...

Elle ne sut jamais comment elle rentra chez elle.

À peine était-elle revenue qu’un orage éclata avec une terrible violence.

Martine n’était pas rentrée. Seule dans la vieille maison, Annette guettait le retour de son mari.

Plus qu’une demi-heure et il serait là... Elle irait à sa rencontre, se blottirait contre lui et se confierait. À son tour, il dissiperait son angoisse. Et

fout en serait au même point qu'hier...

Le bruit familier de l'auto la fit bondir vers la porte.

— Annette ! criait la voix de Jacques.

— Me voici, mon amour ! répondit-elle.

Elle ouvrait le battant, s'élançait.

— Brigitte m'a accompagné. Elle est trempée... Occupe-toi d'elle... dit-il brièvement.

Et elle vit Brigitte Hallier, blonde, grande, un peu dédaigneuse, sûre d'elle-même et de son pouvoir sur les êtres, qui s'avavançait.

Contre son manteau ruisselant, elle tenait une botte d'œillets pourpres dont l'odeur poivrée et vivace monta vers elle.

CHAPITRE III

Les deux femmes s'affrontèrent du regard. Annette sentait qu'elle détestait Brigitte et que celle-ci le lui rendait bien. Pourtant, leurs relations avaient toujours paru amicales.

Il y avait un an, à peine le couple était-il installé dans la vieille gentilhommière, que la jeune femme était apparue dans leur vie. Elle avait loué, à deux kilomètres de chez eux, une villa où elle habitait de temps à autre. Elle était peintre, peintre de talent, et Jacques la connaissait depuis longtemps.

Avec lui, elle semblait toujours un rien protectrice et Annette s'irritait de cette attitude.

Brigitte leur faisait de rares visites. Parfois Jacques montait jusque chez elle. Là s'arrêtait leur voisinage.

Du moins Annette l'avait cru. Mais alors que venaient faire les œillets rouges dans cette histoire ? Pourquoi Jacques les lui avait-il porté chez elle (car, bien entendu, elle descendait à l'hôtel Régina lorsqu'elle était en ville). Pourquoi la ramenait-il ce soir alors qu'il savait que sa femme l'attendait impatiemment ?

Brigitte expliquait :

— Je suis rentrée par l'autocar. La pluie m'a surprise. Heureusement Jacques m'a recueillie.

— Vous avez pris froid, je suis sûre, fit Annette. Passez dans la salle de bains, je vais vous prêter une robe de chambre et mettre vos vêtements sécher.

— Vous êtes trop gentille. J'ai peur de vous déranger.

— Pas le moins du monde, mentit la jeune femme.

Puis se tournant vers son mari :



— *Parfait, Vous n'avez qu'à signer ce contrat.* (page 11).

— Tu es mouillé aussi. Va te changer.

Jacques disparut sans rien dire.

Il ne l'avait même pas embrassée.

Annette conduisit l'invitée dans la salle de bains :

— Vous resterez dîner, fit-elle. Je vais m'en occuper.

Le cœur gros, elle descendit à la cuisine.

Il lui en avait coûté d'être aimable mais elle avait préféré prendre les devants et ne pas attendre que son mari lui imposât Brigitte.

Si Martine ne revenait pas, elle pourrait se débrouiller. Il y avait des œufs dans le garde-manger, du poulet froid et des haricots verts qu'il suffirait de réchauffer.

Ayant mis un tablier, elle s'activa. Elle avait décidé d'être parfaite, de ne rien montrer de son trouble.

Mais une menace était sur la maison, elle le sentait si violemment qu'elle remonta tout à coup à l'étage où se trouvait Brigitte.

— Avez-vous besoin de moi, demanda-t-elle devant la porte fermée.

— Non ! Je prends un bain chaud.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Annette poussa un soupir de soulagement. Heureusement, personne ne l'avait vu venir comme une folle, prise d'une impulsion soudaine.

— Je redescends, cria-t-elle.

Elle fit, en passant devant la table, un mouvement si brusque, que le sac de Brigitte tomba sur le sol et s'ouvrit laissant échapper pêle-mêle une boîte à poudre, des clefs et un bâton de rouge. La jeune femme ramassa les objets épars et les remit à leur place.

C'est alors qu'elle aperçut une liasse de lettres, de l'écriture de Jacques. Elle en déplia une, la lut avidement.

Au fur et à mesure que les mots prenaient un sens et s'enfonçaient dans son être comme autant de fléchettes venimeuses, elle pâlisait.

« Brigitte, mon amour, j'ai été triste tout le jour sans toi, comme si, de t'avoir tenue si serrée, je m'étais senti amputé de toi. Toi seule existes pour moi, tu le sais »...

Les autres missives étaient du même ton.

Annette n'eut pas le courage de les lire toutes. À quoi bon ! Elle était fixée maintenant, Jacques lui avait menti sans cesse... comme elle lui mentait. Leur existence si merveilleuse, si tendre, n'avait été qu'un rêve, Il aimait Brigitte, elle était à lui...

— Je suis prête, lançait cette dernière au même moment.

Rapidement, Annette prit les lettres, les cacha dans la grande poche de son tablier et s'obligea à sourire.

Brigitte apparaissait, moulée dans le peignoir d'Annette qui était trop étroit et révélait des formes parfaites.

Qu'elle était belle ! Annette se demanda comment elle arriverait à lutter contre cette femme.

— Comme vous êtes pâle, disait Brigitte. Vous sentez-vous souffrante ?

— Non... Non... Je crois que j'ai faim, tout simplement.

— Mangeons alors... si c'est possible. Car je tiens à rentrer chez moi assez tôt.

— Je vais m'en occuper.

Dans l'escalier, Annette croisa son mari. Il s'effaça pour la laisser passer. Elle eut une envie folle de le prendre dans ses bras...

— Jacques ! murmura-t-elle.

Il la regarda, esquissa un sourire...

— Qu'y a-t-il ?

Elle sentit ce qu'aurait de ridicule une scène d'attendrissement dans un escalier, alors que Brigitte les regardait de loin avec son sourire moqueur.

— Nous passons à table tout de suite, se contenta-t-elle de dire.

À les voir tous trois assis une demi-heure plus tard devant le dîner appétissant, nul n'aurait pu deviner le drame qui se jouait entre ces trois êtres. Brigitte menait la conversation d'une voix mondaine. Elle revenait de voyage et avait maintes anecdotes à raconter sur les pays qu'elle avait visités. Jacques lui donnait la réplique. Annette, heureusement très occupée, pouvait se contenter de placer un mot ici ou là, vaquant de la salle à manger à la cuisine.

Après le café, Brigitte se leva d'un bond :

— Il est temps que je me sauve.

— Je vous accompagne, dit Jacques en se levant.

— Volontiers.

Elle remit ses vêtements déjà secs, remercia son hôtesse. Et la voiture partit dans la nuit. Quelques instants plus tard, elle revenait.

— Déjà ? s'étonna Annette.

— Le pont a été enlevé par l'orage, impossible de passer, expliqua son mari.

— Il faut que vous me logiez cette nuit, lança Brigitte. J'abuse vraiment de votre hospitalité.

— Ne dites pas cela, je suis ravie de pouvoir vous être utile, protesta Annette.

Au dedans d'elle-même, elle se sentait à bout de forces. Elle ne désirait qu'une chose : se retrouver seule avec Jacques, et cela même semblait impossible !

Elle lança à son mari un regard désespéré. Il eut un vague sourire amical qui la réconforta.

— Nous n'avons pas de chambre d'amis, expliqua-t-elle à Brigitte. Il faudra vous contenter d'un divan dans le salon.

— Ce sera parfait comme cela, ne vous inquiétez pas.

Lorsque Annette, ayant installé leur voisine, remonta dans sa chambre, elle vit que Jacques l'avait désertée cette nuit encore...

Elle se glissa dans les draps et resta immobile comme pour donner moins de prise aux pensées folles qui l'assaillaient.

C'est ainsi que le sommeil la surprit.

Un sommeil si léger toutefois qu'il ne l'empêcha pas d'entendre une heure plus tard à peu près un bruit dans l'escalier.

Elle ouvrit la porte de sa chambre doucement, et vit Brigitte qui sortait de chez son mari.

Une colère folle monta en elle. Il lui sembla que toute sa vie de femme heureuse venait d'être souillée... Elle détesta Brigitte avec une telle fureur qu'elle se sentit l'âme d'une meurtrière.

Oui, il fallait que cette femme meure !

Le revolver était à sa place. Annette savait qu'elle ne raterait pas sa rivale...

Au loin, l'orage recommençait à gronder.

CHAPITRE IV

Ce fut Martine qui découvrit le cadavre en rejoignant la maison de ses maîtres, très tôt le matin. L'orage l'avait retenue à « La Marnière » mais elle s'était levée de bonne heure pour qu'ils ne souffrissent point de son absence. Elle prenait sa tâche au sérieux et déjà l'idée qu'elle n'avait pas préparé le dîner la veille la couvrait de confusion.

Elle regarda le corps de Brigitte étendu dans le lit. À la tempe, un caillot durci montrait l'endroit par où la balle était entrée. La belle tête blonde était penchée et du sang avait couru sur les dalles rustiques dont la pièce était recouverte.

La servante ne cria point. Si elle était effrayée ce n'était pas par la morte, mais pour Jacques et Annette. Elle les aimait elle aimait surtout vivre dans l'orbe enchantée de leur bonheur.

Elle ne comprenait pas le drame mais elle le pressentait obscurément. Elle avait toujours senti une sorte de répulsion pour Brigitte Hallier qui affichait des airs de propriétaire vis-à-vis de Jacques. Quoi d'étonnant que la femme de celui-ci...

Mais il fallait faire quelque chose.

Restée au pied de l'escalier, elle appela à voix haute. Deux portes s'ouvrirent simultanément. Jacques descendit suivi d'Annette. La servante s'effaça et ils virent en même temps le sinistre tableau. Annette était si pâle qu'elle ne put pâlir davantage. Jacques regarda sa femme profondément, comme pour la laisser lire en lui. D'un même geste, ils se rapprochèrent l'un de l'autre et leurs mains se rejoignirent.

— Faut enlever ça, dit Martine avec force.

— À quoi bon, répliqua Jacques. On ne peut pas lutter contre la police. Elle est toujours la plus forte.

Martine haussa les épaules. Plus forte qu'eux trois ! Quelle blague. En tous cas, on pouvait toujours essayer au point où on en était.

— Vous paierez quand on présentera la note, bougonna-t-elle. En attendant, j'ai un plan.

Elle l'exposa en phrases brèves.

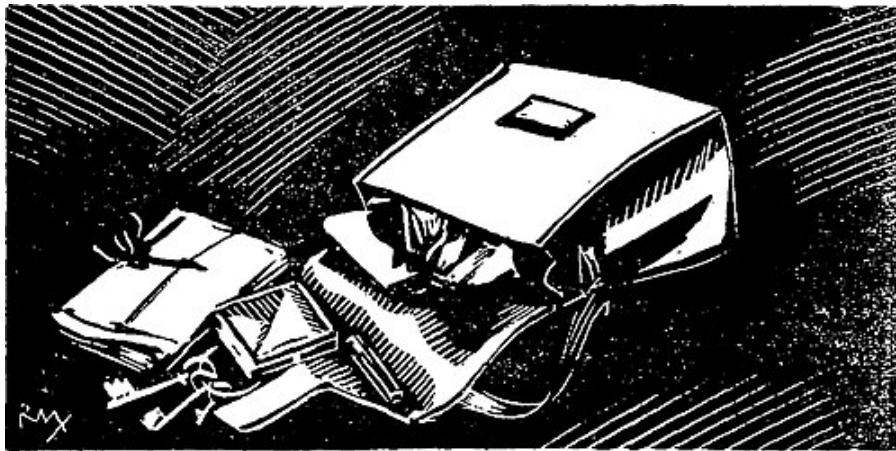
Quand elle eut fini, Annette implora son mari :

— Faisons ça, Jacques ! S'il y a une chance de se sauver, il faut la tenter.

— Je ferai ce que tu voudras... Mais je n'ai guère d'espoir.

Elle resserra la pression de sa main. Elle ne voulait pas le perdre, c'est tout ce qu'elle savait.

— Faut faire vite, continua Martine. Elle est déjà raide...



...le sac de Brigitte tomba sur le sol et s'ouvrit, laissant s'échapper, pêle-mêle, une boîte à poudre, des clefs et un bâton de rouge (page 14).

D'un pas ferme, elle descendit vers la cuisine et remonta peu après tenant sous son bras une toile cirée roulée.

— Avant de la mettre là dedans, il s'agit de l'habiller, continua-t-elle.

Tendue et horrifiée, incapable de faire un mouvement, Annette regarda son mari et la servante dévêtir le corps de la morte de la chemise de nuit qu'elle portait — sa chemise ! — Un instant, l'éblouissante blancheur de ce corps parfait lui fit fermer les yeux. Elle les rouvrit. Brigitte semblait se défendre contre les mains qui s'acharnaient à la vêtir. D'imaginer la froideur de cette peau et sa dureté, fit naître une nausée en elle. Dans un mouvement fou le sol monta au-devant de ses yeux. Mais ce n'était pas le

moment de s'évanouir. Le regard de reproche que lui lança Martine la fit se ressaisir promptement.

Enfin, ce visage nu et cireux, cette bouche entr'ouverte, ces yeux braqués sur elle sous les paupières demi-closes disparurent.

La morte fut ficelée dans sa toile.

Annette fit une inspiration profonde.

La servante s'activait comme si, toute sa vie elle eut attendu cette minute où elle devait être la complice d'un assassin. À genoux maintenant, elle lavait à la brosse dure les traces de sang laissées sur le parquet.

— Amenez la voiture, Madame, dit-elle. Annette obéit.

Tenant le cadavre serré contre eux, le maître et la servante l'installèrent tant bien que mal sur le siège arrière.

— Allez du côté de la Combe-aux-Chevaux, commanda Martine.

C'est là, où le pont avait été enlevé la veille, qu'ils jetèrent, dans le fleuve tumultueux, le cadavre de Brigitte Hallier sorti de la toile cirée qui l'enveloppait.

Personne ne les avait vus, ils en étaient sûrs...

Peut-être échapperaient-ils au scandale, à la justice, au châtement...

Ils rentrèrent sans échanger un seul mot.

Déjà l'aube froide et violette donnait aux choses une vie nouvelle.

— Maintenant, il faut te coucher, Annette, dit Jacques. Tu ne tiens plus debout.

Sans attendre sa réponse, il la prit par le bras et l'entraîna dans sa chambre.

Dès qu'elle fut étendue sur son divan, elle attira son mari vers elle :

— Il faut que je te dise tout...

— Oui. Nous ne devons plus rien avoir de caché l'un pour l'autre, si cruelle que doive être la réalité.

— Quand tu m'as connue, je t'ai aimé tout de suite, tu le sais. Et tu m'as aimée. Ta venue dans mon existence était si miraculeuse que je n'ai pas eu le courage de refuser la destinée que tu m'offrais. Or, à ce moment, j'ai été

lâche. Te dire les heures et les drames que j'avais vécu fut au-dessus de mes forces.

En prononçant ces mots elle avait l'air si désespérément grave que Jacques, incapable de la voir souffrir, eut envie de lui dire de se taire. Mais il se retint ; il savait que l'existence ne serait plus possible entre eux, s'ils n'étaient maintenant d'une franchise absolue.

— J'ai été jusqu'à dix ans, une petite fille très heureuse, continua Annette. Mon père était médecin, nous vivions dans l'aisance. J'étais gâtée autant qu'on peut l'être. Puis, tout changea. Mes parents ne s'entendirent plus. Je ne sais au juste comment cela commença. Ma mère était une très belle femme et mon père en était jaloux. C'était un être faible, qui promettait sans tenir, disait une chose et en faisait une autre. Au fond de lui-même il détestait cette profession, lourde de responsabilités, qu'il avait embrassée. Ma mère se détacha de lui. Elle en aima un autre. Eut-elle l'intention de quitter son foyer et d'abandonner son enfant ? Mon père le prétendit et des lettres en firent foi au procès.

Quoi qu'il en soit, il dut en être certain, puisqu'il tua ma mère, une nuit, au cours d'une scène d'une telle violence que les échos m'en parvinrent jusque dans mon petit lit d'enfant.

La main de Jacques serra celle d'Annette fortement comme s'il eût voulu lui passer un peu de force. Elle répondit à sa pression tout en continuant son récit :

— Mon père en prison, ma mère morte, un vague parent me mit dans une pension en Suisse. Je ne sus que plus tard que mon père avait été acquitté. Les crimes passionnels paient moins chers que les autres, bien qu'ils soient aussi affreux...

L'image de Brigitte, qu'emportaient les flots, passa devant eux...

— Mais il ne demanda pas à me revoir. Peut-être ne s'en sentait-il pas le courage car je lui rappelais trop son passé. Plus tard, je sus par lui sa vie misérable. Bien qu'acquitté, il perdit sa clientèle et tomba de plus en plus bas dans l'échelle sociale.

Ma pension n'était plus payée, on me garda par charité dans l'institution où j'étais. Seulement, en retour, j'aidais aux soins du ménage et de la



C'est là, où le pont avait été enlevé la veille, qu'ils jetèrent dans le fleuve tumultueux le cadavre de Brigitte Hallier. (page 18).

lingerie. J'étais, parmi les jeunes filles riches qui m'entouraient, une sorte de paria. Je me renfermai sur moi-même et devins une sorte d'animal peureux et timide. Le travail était ma seule distraction. Comme je pensais souvent à l'avenir — un avenir combien terne et triste, un avenir de solitude ! — je décidais d'apprendre un métier. Si je suivis les cours d'infirmière je crois que c'est plus par souvenir de mon père que par vocation vraie. Au fond de moi, il était mon unique amour. De rares fois, je recevais une carte de lui. Je la lisais et la relisais et je sentais plus

profondément ce qu'avait de douloureux mon existence sans tendresse. Or, je venais d'avoir dix-huit ans, quand — c'était la première fois depuis mon arrivée au pensionnat ! — on me demanda au parloir. Dans l'homme déjà vieilli sous ses cheveux blancs, je reconnus tout de suite mon père. Je me jetais dans ses bras. Il ne parut pas surpris de mon émotion et de ma fougue. M'ayant examinée, il sourit :

— Te voilà une grande fille maintenant. Il est temps que je t'emmène.

— Avec toi, suffoquai-je.

— Bien sûr. Cependant, je dois t'avouer que je ne suis pas riche. Il faudra travailler.

— Je travaillerai... Je ferai ce que tu voudras.

— Je t'ai trouvé une situation de garde-malade auprès d'une de mes clientes. Tu n'auras pas grand-chose à faire. Et puis, je te guiderai.

— Tu seras là ?

— Oui. La personne en question habite un château non loin de Chartres. J'y passe presque tout mon temps. C'est là que tu vivras.

— Comme je suis heureuse, père !

C'était vrai. Il me semblait exister maintenant que je retrouvais un foyer, un appui, un être à aimer. Car le drame de mon adolescence était cela : n'avoir personne à chérir. Si l'on ne vit que pour soi, comment peut-on s'intéresser à sa propre existence !

J'eus tout de suite, vers mon père, un élan total, je lui donnai mon cœur. J'étais sa chose. Je voulais seulement lui obéir en tout et le rendre heureux.

Ma nouvelle vie commença donc. Le château, une vieille bâtisse du XIII^e siècle, était enfoui dans la verdure et caché du reste du monde. Madame de Mertfonds, la malade dont je devais m'occuper, était une très vieille dame qu'une maladie de cœur tenait alitée. Elle s'était entichée de mon père qui la soignait. Nous vivions presque entièrement avec elle. Mais, chaque semaine, son neveu, Robert Gardaire, venait la visiter.

Dès que je le vis, j'éprouvai pour lui une vive antipathie. Mes premiers sentiments me trompent rarement mais j'arrive à les oublier. Robert, qui était beaucoup plus âgé que moi, me fit aussitôt la cour. Ce mot est absurde

appliqué à lui. Il ne me courtisait pas vraiment, mais il me harcelait de ses moqueries ou de ses attentions. Comme je l'avais rabroué un peu rudement, mon père m'en fit la remarque :

— C'est grâce à lui que nous nous trouvons ici, me dit-il.

J'essayai docilement d'être plus aimable. Et cela me fut assez facile car, après tout, nous vivions très solitaires mon père et moi et la compagnie de Robert Gardaire m'était une distraction.



Le château, une vieille bâtisse du XIII^e siècle, était enfoui dans la verdure
(page 20).

Je connus très vite ses défauts et ses vices car il ne les cachait point, loin de là. Il était paresseux et joueur. Il avait toujours vécu aux dépens de sa tante qui, lasse de ses demandes, lui refusait à présent des subsides. Pourtant elle était immensément riche et il se trouvait être son seul héritier.

Ma malade, bien que soignée attentivement, allait de mal en pis. Et je n'avais pas été sans remarquer que ses crises augmentaient d'intensité lorsqu'elle avait pris un certain médicament prescrit par mon père. Un affreux soupçon naquit en moi. Plusieurs jours de suite, j'évitai de lui donner la drogue que je jetais dans le lavabo et elle s'en trouva bien mieux. Mon père m'interrogea, j'avouai, très vite.

— Ce que tu fais là est absurde, m'expliqua-t-il. Si elle est plus mal pour le moment, c'est que la potion est difficile à assimiler. Mais une fois la cure

terminée, elle sera beaucoup mieux. Il faut suivre mes prescriptions scrupuleusement.

Je le fis. Mais, par plusieurs indices qui, j'étais sûre, ne me trompaient pas, j'en vins à croire qu'on voulait l'assassiner. Je ne te dirai pas dans quel effroi je vécus, mais j'obéissais docilement, tentant de me persuader que mon imagination m'emportait trop loin.

Madame de Mertfonds mourut brusquement. Robert hérita.

— Qu'allons-nous devenir ? demandai-je à mon père.

— Ne t'inquiète pas, nous avons de quoi vivre désormais, répondit-il.

Ces mots résonnèrent en moi comme un glas.

Quelques jours plus tard, une lettre anonyme, envoyée par une ancienne servante mise à la porte, mit la police sur la piste. L'autopsie révéla que la malade avait été empoisonnée. Tout de suite on soupçonna son héritier.

Quand je le sus, je passai une nuit affreuse. Je savais que mon père avait agi de concert avec lui. Que pouvais-je pour lui ? J'allai trouver Gardaire dans sa chambre.

Mes supplications le laissèrent impassible.

— Naturellement, votre père est coupable, m'affirma-t-il. Et vous passerez pour notre complice. Qu'y puis-je ?

Je m'affolai.

— Ils n'ont pas de preuves, nous nous en tirerons, m'affirma-t-il.

— C'est trop grave pour lui après ce qui s'est passé, lui expliquai-je.

Il finit par céder et par me jurer qu'il innocenterait mon père s'il était arrêté. Mais il posa une condition. Que je l'attende lorsqu'il sortirait de prison. Je promis. Je ne songeais qu'à sauver mon père. Cela ne lui suffit point. Il voulut une preuve. Et c'est pourquoi, cette nuit-là, je devins sa maîtresse.

Il fut condamné. Il se tut. Mon père mourut peu de temps après et je me retrouvai seule. C'est alors que nous nous rencontrâmes.

Lorsque je fus devenue tienne, j'essayais d'oublier ! J'y réussis mal sans doute puisque j'eus l'idée, pour me débarrasser des pensées qui me

hantaient, d'écrire ce livre qui fut la cause de notre première brouille. Alors, les choses se précipitèrent...

En quelques phrases elle raconta à son mari la journée de la veille puis elle en vint à la rencontre dans le hall de l'hôtel Régina et à la découverte des lettres de Jacques.

— Les voilà, dit-elle à son mari en les sortant de sous son oreiller.

— Comment, c'est toi qui les avais !

— Oui. Et lorsque j'ai vu Brigitte sortir de ta chambre je me suis affolée. Ainsi mes luttes et mes souffrances étaient inutiles. Tu aimais une autre... Je suis descendue quand j'ai pensé qu'elle était endormie, j'ai pris le revolver et...

Jacques lui mit la main devant la bouche pour l'empêcher de parler.

— Chut ! Ne dis plus rien. C'est à moi maintenant de tout avouer. Je t'ai aimée vraiment, ma chérie, et jamais je n'ai pensé à te tromper. Ma liaison avec Brigitte date d'avant notre mariage et ces lettres sont de vieilles lettres sans importance.

Je l'avoue, après avoir lu ton roman, je me suis senti ulcéré contre toi. Tu m'avais caché une partie de toi-même, je le sentais. Je partis furieux. Or, ce même matin, Brigitte téléphona à mon bureau. Elle voulait me voir immédiatement. Je me rendis chez elle, une rencontre imprévue fit que j'y arrivai très tard.

— Je vais me marier, m'expliqua-t-elle. Et j'ai besoin des lettres que je t'ai écrites.

— Elles sont chez moi.

— Bien, tu me les donneras ce soir. Je te rendrai les tiennes.

J'étais heureux car cela impliquait un échange et depuis longtemps j'avais envie de voir revenir entre mes mains mes propres lettres. Jusqu'alors elle avait refusé de me les rendre.

Nous décidâmes de rentrer ensemble et, il le fallait bien, de te mentir. L'orage nous fournit un prétexte valable. Le soir, Brigitte me rejoignit dans ma chambre alors que tu étais couchée. Je lui redonnai ses lettres.

— J'ai égaré celles qui t'appartiennent, me dit-elle.

Je crus qu'elle mentait puisque les lettres étaient en sa possession dans l'après-midi et qu'elle me les avait montrées. Mais je ne dis rien. J'entendais agir dans la nuit. S'il fallait voler, je volerais. J'avais peur de sa méchanceté, je savais qu'elle te haïssait. Je descendis... Elle dormait. En me dirigeant dans l'obscurité je m'appuyai contre le divan et je sentis sous ma main ton revolver. Alors...

— Chut !

Jacques se tut. Annette l'avait pris dans ses bras et le couvrait de baisers.

Elle ne voulait pas entendre la fin de sa confession.

Elle aussi avait eu des pensées meurtrières.

Au moment d'agir, elle s'était sentie trop faible. Le revolver était tombé de ses mains sur ce divan où son mari l'avait ramassé.

— C'est ma faute ! Jacques murmura-t-elle.

Et elle se désespérait à l'idée que sa hâte et sa sottise avaient fait de son mari un assassin.

CHAPITRE V

Une semaine avait passé depuis le drame.

Le temps était magnifique et les arbres portaient, comme une étrange floraison, des oiseaux gazouillant à chaque branche.

De longs silences avaient remplacé à la gentilhommière les bavardages habituels. Mais Jacques retrouvait chaque soir Annette dans son lit et leurs enlacements avaient quelque chose de grave et de désespéré à la fois.

Ce matin-là, la jeune femme et Martine étaient dans le jardin quand passa un curieux cortège. Devant marchait un vieux berger, derrière suivaient deux hommes portant un brancard sur lequel était étendue une forme voilée d'un drap. Et pour fermer la marche venait Belcassan, le gendarme du village proche.

Il s'arrêta au portail.

— Une triste histoire, expliqua-t-il. On a trouvé Madame Hallier sur la berge du fleuve. Sa mort remonte à plusieurs jours car elle est dans un état pitoyable. Sa tête s'est presque entièrement fracassée sur les roches.

— C'est affreux ! dit Martine tandis qu'Annette cachait son visage dans ses mains d'un geste instinctif.

Lorsque les deux femmes se retrouvèrent seules, Martine gourmanda sa maîtresse :

— Faut faire attention, Madame, ou tout le monde saura que vous êtes coupable.

Annette retint la protestation qui montait à ses lèvres. Ainsi, Martine croyait que c'était elle la meurtrière ! Une idée lui vint. Si la justice intervenait dans l'affaire, pourquoi ne pas s'accuser ? En pensée, elle avait bien été une criminelle.

En se disant coupable, elle sauverait Jacques. Cette pensée la rassura.

Le soir, son mari en rentrant était déjà au courant de l'affaire.

— Tout le monde croit à un accident, expliqua-t-il.

Un même espoir faisait briller leurs yeux. Était-ce possible que la justice s'égarât et que le point final fut inscrit en bas du terrible drame. Un moment, ils se crurent sauvés. Et Martine, dans le sous-sol, avait repris une des rengaines qu'elle chantait d'habitude à tue-tête...

Mais leur quiétude dura peu.

Le lendemain, un dimanche, ils reçurent la visite d'un inconnu. Son nom, Pierre Barral, ne leur disait rien. Ils le reçurent cependant.

Celui-ci était un grand garçon très blond et très mince, au visage impassible.

— J'étais le fiancé de Brigitte Hallier... commença-t-il.

— Nous sommes navrés de ce qui est arrivé, l'interrompit Annette.

Il la regarda d'une drôle de façon.

— Vous peut-être... Mais quant à votre mari, je n'en suis pas aussi certain.

Jacques ne protesta point.

— Elle est partie avec vous ce soir-là, je le sais, affirma Pierre Barral. Or, quand vous avez quitté la ville, le pont était déjà enlevé, je l'ai vérifié. Est-ce possible qu'elle ait tenté de traverser le fleuve à la nage ? La réponse est négative. Alors, je me crois en droit de vous poser une question : Qu'avez-vous fait d'elle ?

— Elle a dîné avec nous puis est repartie, nous n'en savons pas plus, expliqua Annette. Nous ignorions que le pont était détruit. Il eut un geste évasif.

— Je ne crois pas que ce que nous ayons à dire maintenant vous concerne, Madame, peut-être feriez-vous mieux de vous retirer.

— Je puis tout entendre, affirma Annette.

— Vous l'aurez voulu ! Dans ce cas, je continue. Elle ne m'avait pas caché, Monsieur Dejean, que vous déteniez des lettres lui appartenant. Ce soir-là, vous deviez les lui remettre. Vous l'aimiez, l'annonce de son mariage vous a affolé de jalousie et vous l'avez tuée.

— Ce que vous dites ne tient pas debout, protesta encore la jeune femme. Martine, notre servante, et moi l'avons vue partir. Il lui est arrivé un

accident. Peut-être, dans l'obscurité, n'a-t-elle pas vu que le pont avait été emporté... Elle a fait un faux pas...

— C'est votre version. Ce n'est pas la mienne. Ne vous étonnez pas d'apprendre que, sur ma demande, la police procède à une autopsie. Celle-ci nous fixera sans doute. Pour moi, mon opinion est faite.

Sur ces mots, ayant salué froidement, il repartit.

Annette se blottit contre son mari :

— Nous avons brûlé tes lettres et les siennes. Il n'y a pas de preuves contre nous...

— Calme-toi, ma chérie. Rien ne peut nous arriver.

Mais il ne paraissait [pas] convaincu de ce qu'il disait.

Une fois la machine judiciaire mise en branle, il savait que la vérité se ferait jour... Il l'avait toujours su...

Les journaux du lundi, dans un bref entrefilet annoncèrent que Brigitte Hallier avait été tuée par une balle de revolver.

Jacques hésita à se rendre à son travail. Il avait peur pour Annette. Mais celle-ci le supplia de ne rien changer à son mode d'existence pour ne pas attirer les soupçons.

Ce fut elle qui reçut l'inspecteur Mercadier lorsqu'il arriva deux heures plus tard.

En quelques mots il lui annonça qu'il était porteur d'un mandat de perquisition.

— Faites votre travail, dit-elle.

La pièce où elle se tenait, la pièce du crime, fut visitée la première par les deux hommes qui accompagnaient le policier. Ils furent longtemps à trouver quelque chose. Chaque minute qui passait redonnait de l'espoir à Annette, mais tout à coup, elle entendit Mercadier pousser une exclamation. Avec son couteau il sortit une balle de revolver enfoncée profondément dans la boiserie inférieure qui faisait le tour de la pièce et se trouvait à la hauteur du divan où Brigitte avait passé sa dernière nuit.

— Voici la preuve ! dit-il simplement.



Devant marchait un vieux berger, derrière suivaient deux hommes portant un brancard (page 23).

Annette se leva, très maîtresse d'elle-même :

— J'aime mieux tout vous dire, inspecteur, c'est moi qui l'ai tuée.

En quelques phrases brèves elle raconta le drame. Elle n'eut, pour le rendre vraisemblable qu'à modifier la fin.

— Je suis descendue... pendant la nuit. J'ai pris mon revolver et j'ai tiré sur elle.

C'est comme dans un rêve qu'elle entendit la phrase fatidique qui avait hanté ses cauchemars :

— Au nom de la loi, je vous arrête !

— Je vous suis, Messieurs, dit-elle. Le temps de passer un manteau et je suis à vous.

Martine était entrée dans la pièce comme un diable :

— Pourquoi avez-vous avoué, Madame, répétait-elle en pleurant.

L'inspecteur Mercadier tourna la tête. Il ne se sentait même pas fier de son si rapide succès. Tout cela était trop simple... beaucoup trop simple.

.....

Jacques reposa les journaux d'un geste las. Pour la seconde fois le portrait de sa femme se trouvait en première page accolé au mot crime.

Ce matin-là devait avoir lieu la reconstitution du drame et il était resté chez lui. Du reste, il se sentait incapable de retourner en ville et d'affronter la curiosité des gens.

Lorsque la voiture de police stoppa dans l'allée il courut à la rencontre d'Annette. Tombant dans ses bras, elle chuchota :

— Laisse-moi faire, je t'en supplie...

L'inspecteur Mercadier toussa pour rappeler sa prisonnière à l'ordre.

Annette, toute mince, toute frêle, vint se remettre à côté de lui. Jacques s'étonna de la flamme volontaire qui allumait son regard.

— Vous allez faire tous les gestes que vous avez accomplis le soir du crime, intima le policier. Monsieur Dejean, couchez-vous dans votre chambre ainsi que ce soir-là.

Se tournant vers un de ses hommes il lui fit signe de prendre la place sur le divan ainsi que l'avait fait la victime.

Avec des gestes précis, s'appliquant comme une élève sage, Annette fit revivre devant les assistants attentifs les péripéties de la nuit du crime. Elle fit mine de prendre un revolver, le braqua vers le divan, puis le laissa retomber sur un canapé et remonta dans sa chambre.

Mercadier la rappela :



— *Voici la preuve ! dit-il simplement (page 26).*

— Où est l'arme du crime ?

— L'arme... Je...

L'arme... Annette ne savait pas où elle se trouvait. Elle l'avait réellement laissée retomber n'ayant pas tiré.

— Je ne sais pas... J'ai oublié... Je me sens si lasse...

L'inspecteur l'avait prise par le poignet.

— Parlez. Il faut que je sache !

Annette jeta un regard d'angoisse vers son mari qui était redescendu depuis longtemps.

Un léger sourire erra sur les lèvres du policier.

— Peut-être le savez-vous mieux que votre femme ?

— En effet.

Annette cria :

— Tais-toi, Jacques.

— C'est moi qui ai tué. Je suis venu ici après ma femme, j'ai tiré et jeté le revolver dans le fleuve en même temps que le cadavre.

— Parfait. Je vous arrête sous l'inculpation du meurtre de Madame Hallier.

— Ma femme est libre ?

— Pas encore. Si nous pouvons faire la preuve qu'elle n'est pas votre complice, elle sera relâchée d'ici peu.

CHAPITRE VI

Martine était certaine que son maître était innocent. Elle s'en était ouverte à Annette revenue à la gentilhommière depuis la veille.

— Puisque ce n'est pas moi, avait gémi la jeune femme, ce ne peut être que lui. Il a avoué.

— Vous aussi.

— Je voulais le sauver !

— Et s'il s'était accusé pour vous sauver, lui aussi.

— Mais qui aurait tué Brigitte ?

Qui ? Martine se posait à nouveau la question.

Le matin même, en jardinant, elle avait trouvé, enfoui dans la terre qui entourait un cactus géant, le revolver qu'elle connaissait bien. Elle n'en avait rien dit à personne.

Bribes par bribes, elle avait arraché à sa maîtresse le récit détaillé de la journée tragique. Cela ne lui apprenait pas grand-chose. Martine n'avait jamais lu de roman policier. Ses seules lectures étaient celles du journal local. Mais elle possédait un ferme bon sens qui lui servait de logique. Et c'est pourquoi elle décida de mener elle-même son enquête. S'étant habillée comme pour aller à la messe, elle partit à la ville, le revolver dans le sac.

La plume de son chapeau au vent — elle adorait les plumes — elle se rendit à l'hôtel Régina.

Entrée par la porte de service, elle déjeuna à l'office avec la cuisinière qui était de son village. On parla de Brigitte Hallier. Et elle apprit que Pierre Barral était son amant et que tous deux avaient eu, la veille du meurtre, une dispute dont les échos n'avaient pas été muets pour la domesticité.

— Et s'il l'avait tuée, dit-elle.

— Impossible, affirma un maître d'hôtel. Il a mangé dans sa chambre à huit heures et a joué au bridge toute la nuit avec trois autres amis qui l'ont rejoint. J'ai été, à plusieurs reprises, leur servir à boire.

La valeur de l'alibi s'imposait entière à la servante. Le meurtrier de Brigitte l'avait suivi à la campagne. Donc Barral était innocent.

Alors, qui ? Elle repoussait l'idée d'un vagabond tuant pour rien, gratuitement. Il ne restait qu'un élément étranger à l'affaire : Robert Gardaire. Mais pourquoi aurait-il voulu se débarrasser de Brigitte alors que c'est à Annette qu'il en voulait ?

Poussant un soupir insatisfait elle se mit à sa recherche, sans même savoir s'il était encore là. Vers la fin de la soirée, pénétrant dans un hôtel de quatrième ordre — elle avait visité tous ceux de la ville — elle s'entendit répondre :

— Monsieur Gardaire ? Troisième étage. Chambre 23.

Martine monta l'escalier sans tapis, aux marches usées par les pas. Arrivée devant la porte où s'inscrivait le numéro donné, elle frappa.

Personne ne répondit. Sans hésitation, elle entra et elle aperçut un homme très pâle couché dans un lit en désordre. Il semblait avoir perdu connaissance.

Martine était prompte à se décider. Avec des gestes précis, elle le ranima. Puis ayant appelé la souillon qui desservait l'étage, elle fit mander un médecin. En l'attendant elle rangea la chambre, tout naturellement et refit le lit du malade. Celui-ci ouvrait les yeux.

— Ne parlez pas, ne vous fatiguez pas, chuchota-t-elle en se penchant sur lui. Je vous soignerai.

— Pourquoi êtes-vous là ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules. Il n'y avait pas de pourquoi ! Martine était humaine voilà tout. Et elle avait déjà oublié la tâche qu'elle s'était imposée pour ne penser qu'à celle qui la sollicitait maintenant : porter aide à celui qui avait besoin d'elle.

Le docteur ausculta Gardaire, lui fit une piqûre et rédigea son ordonnance.

Sur le palier il expliqua à Martine :

— Crise d'angine de poitrine. Le cœur flanche. Je ne crois pas qu'il tienne longtemps. Ne voulez-vous pas le faire transporter à l'hôpital ?



En jardinant, elle avait trouvé, enfoui dans la terre, le revolver qu'elle connaissait bien (page 28).

— Non. Je m'occuperai de lui.

— Je reviendrai demain.

Ayant fait prévenir à la gentilhommière qu'elle ne rentrerait pas, Martine s'installa au chevet du mourant. Était-il coupable ? Allait-il, dans son délire, laisser échapper une phrase qui trahirait son secret. Mourrait-il sans qu'elle sache !

Mais l'homme ne délirait pas : Il la suivait des yeux avec, parfois, une lueur d'angoisse.

— Qui êtes-vous, lui demanda-t-il alors qu'elle l'aidait à boire.

— Martine. La servante d'Annette Dejean.

Il repoussa la tasse d'un geste si brutal qu'il lui arracha un cri de douleur.

— Elle est... elle est morte !

Martine le regarda étonnée, crut qu'il divaguait, mais il n'avait pas de fièvre. Devenait-il fou ?

Elle ne répondit rien. Gardaire, les yeux exorbités, haletant, une main sur ce cœur dont il semblait vouloir retenir les battements, réussit à bégayer :

— Elle est morte... Et c'est moi qui l'ai tuée.

De grosses larmes glissèrent sur ses joues. Il retomba sur l'oreiller, à bout de forces.

Martine s'affola : il ne fallait pas qu'il succombe... pas avant d'avoir avoué. Elle comprenait tout... Gardaire était l'assassin. En tirant sur Brigitte il avait cru supprimer Annette. Il s'était glissé dans la pièce... Il avait pris le revolver... Un corps de femme dans un lit... Ce ne pouvait être qu'elle... Il avait visé. L'orage avait repris de plus belle. On n'avait pas entendu le coup de feu dont le bruit s'était confondu avec celui du tonnerre.

Rentré dans son hôtel il était tombé malade. Déjà son cœur était usé par la vie qu'il avait menée et par ses années d'emprisonnement. Son geste meurtrier l'avait achevé. Il n'avait pas lu les journaux, malade et délaissé comme il l'était.

Pour elle, il n'y avait plus de mystère. Mais il fallait des preuves pour délivrer Jacques. On ne la croirait pas sans cela.

Gardaire semblait mort. Tout était donc perdu.

Juste, à ce moment, on frappa. Elle courut ouvrir la porte et accueillit le médecin comme un sauveur :

— Il faut le prolonger de quelques minutes... Il doit parler. Je vous expliquerai.

L'homme de science fit une piqûre sans rien demander.



Martine s'installa au chevet du mourant (page 30).

Il s'éloignait quand Martine lui fit signe de rester. Il s'immobilisa près de la porte, toujours silencieux.

Gardaïre reprenait connaissance. Alors la servante prit le revolver qu'elle tenait dans son sac à main et le lui montra :

— C'est avec cette arme que vous avez tiré ? N'est-ce pas, interrogea-t-elle.

— Vous l'avez retrouvée dans le jardin, où je l'ai enterrée.

— Oui.

Il reprit son souffle puis d'une voix plus forte :

— Je sais que je suis fichu. Je suis content qu'elle soit morte. Je vais aller la rejoindre...

Martine eut, une seconde, l'idée de laisser le mourant s'illusionner. Mais ce n'était pas possible.

Elle fut cruelle. Penchée sur lui elle lui expliqua sa méprise. Il s'était trompé de victime.

— C'est affreux ! soupira-t-il.

— Maintenant vous pouvez la sauver, lui rendre le bonheur.

— Et pourquoi serait-elle heureuse... Je n'ai jamais eu de chance, moi.

— Finissez bien votre vie, supplia-t-elle.

— Cela m'est égal.

Martine prit son chapeau et, d'un ton décidé :

— Dans ce cas, je pars.

— Non. Restez !

Il avait peur d'être seul pour mourir.

Cette présence bonne et attentive l'aidait. Il ne voulait pas la perdre.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit-il enfin.

Le chapeau emplumé rejoignit le porte-manteau.

La douce main de Martine glissa sur le visage du moribond.

— Vous allez tout raconter au docteur, il l'écrira et vous signerez le papier.

En bonne paysanne elle savait la valeur des papiers dûment signés.

Gardaire s'exécuta. Martine avait deviné juste. Elle n'apprit que quelques détails. L'assassin était venu par l'autocar, mais s'était arrêté à un village éloigné de dix kilomètres. Il avait fait le reste du chemin à pied sous la pluie. S'étant couché dans le garage il s'était endormi. Vers trois heures du matin, il s'était dirigé vers la maison dont la porte d'entrée n'était pas fermée. Sur le seuil il avait enlevé ses chaussures pour ne laisser aucune trace de pas.

Une veilleuse donnait une faible lumière. Il avait vu une forme endormie. Ayant trouvé sans peine le revolver dans le secrétaire, il avait tiré. Et il était reparti à son point de départ. Après il était tombé malade et il serait mort sans parler et sans rien savoir de sa méprise si Martine n'était venue.

*
**

Martine rentra trois jours plus tard au village. Elle venait de suivre, seule et attristée, l'enterrement de Gardaire.

Il était mort réconcilié avec les hommes et avec Dieu car le prêtre, qu'elle avait amené à son chevet, avait su trouver les mots simples qui touchent ceux qui vont quitter la vie.

Un double cri de joie accueilli son arrivée. Annette et Jacques libéré depuis peu, l'embrassèrent à tour de rôle.

— Vous m'avez sauvé, Martine, fit Jacques.

— C'est vrai, Monsieur. Mais pourquoi avez-vous voulu vous perdre ? Vous auriez mieux fait de vous expliquer avec Madame. Avec tous vos mensonges, l'un croyant l'autre coupable et s'accusant pour lui, je n'arrivais plus à m'y reconnaître. Que s'est-il passé au juste ?

— Annette voulait tuer Brigitte. Elle n'en a pas eu le courage au dernier moment. Je suis descendu dans le salon, peu de temps après elle, pour chercher les lettres. En tâtonnant — la veilleuse éclairait à peine — j'ai trouvé le revolver sur le divan et l'ai remis à sa place. Je suis remonté sans rien avoir trouvé. Quand ma femme m'a dit qu'elle avait tué — ou quand plutôt j'ai arrêté ce que je croyais être un aveu sur ses lèvres — j'ai cru comprendre qu'à ce moment Brigitte était déjà morte. Au contraire, elle m'empêchait de parler pour ne pas entendre de ma bouche que j'étais coupable.

— C'est bien embrouillé tout ça, soupira la servante. J'espère que vous et Madame vous tiendrez tranquilles maintenant.

— Nous promettons d'être sages, dirent-ils en même temps.

— Et puis, continua-t-elle d'une voix ferme, il y a encore une chose que je voudrais vous demander.

— Ce que vous voudrez, Martine.

Eh ! bien, que Madame n'écrive plus de romans policiers. Vous voyez où ça mène de fréquenter des assassins, même sur des livres !

Michèle NICOLAI.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel
- Phe-bot
- Acélan
- Denis Gagne52

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)